

Réenchanter les (futurs) médecins: ingrédients d'une reporter en zone de guerre

INTERVIEW DE MAURINE MERCIER PAR LE PR PATRICK BODENMANN

Rev Med Suisse 2025; 21: 218-20 | DOI: 10.53738/REVMED.2025.21.904.218



MAURINE MERCIER

Journaliste suisse et canadienne née à Lausanne, elle a remporté de nombreux prix nationaux et internationaux, notamment pour ses reportages en zone de conflit en Libye puis en Ukraine. Installée aujourd'hui à Kiev depuis le début de la guerre à grande échelle, après 6 années passées en Afrique du Nord

(2016-2022), elle préfère le qualificatif de «reporter sur terre» plutôt que «reporter de guerre».

Elle reçoit le premier prix du Swiss Press Award en avril 2023, remporte le prix Bayeux Calvados-Normandie pour la deuxième année consécutive en octobre de la même année et, en décembre dernier, le Prix du Journalisme 2024 des Médias francophones publics. Maurine Mercier est connue pour sa «couverture humaine et sans fard» des conflits en Ukraine et en Afrique du Nord ainsi que des sauvetages en Méditerranée des migrants qui fuient la Libye.

Cet entretien a eu lieu le lundi 4 novembre 2024 après une fin de semaine de bombardements nourris sur Kiev (Ukraine). Il s'agit aussi d'une réponse à l'éditorial de janvier 2024 de la Revue médicale suisse où les deux doyens universitaires de Genève et Lausanne constataient le désenchantement d'une partie des étudiant-e-s de médecine. Par cet interview, nous souhaitons amener les perspectives et l'expérience d'une professionnelle émérite qui a su (re)donner un sens à son métier et conserver sa passion pour celui-ci, en dépit de circonstances professionnelles pouvant être éprouvantes ou frustrantes.

Patrick Bodenmann (PB): Vous connaissez le milieu des soins par votre mère (sage-femme au CHUV pendant plusieurs années), peut-être en tant que patiente. Quels sont à votre avis les points communs entre votre métier «reporter de guerre» et l'apprentissage du métier par des médecins?

Maurine Mercier (MM): Le point commun principal est sans doute tout simplement l'amour des gens. La curiosité pour l'autre. La volonté d'aider, de construire. Cette question: «Quelle pierre amener à cet édifice pour contribuer à nos sociétés», tout en tenant compte de ses compétences. J'ai une admiration sans borne pour les métiers de la santé – infirmier-ière, docteur, médecin –, ce sont des métiers que j'aurais aimé pouvoir exercer mais je défaille à la vue du sang... Les reportages dans les hôpitaux ukrainiens ou libyens face aux soldats mutilés sont toujours pour moi une épreuve. Impossible de miser sur les métiers de la santé. Donc j'ai choisi un métier où, à mon échelle, je tente de me rendre utile. Mais tout en m'enrichissant aussi, c'est

essentiel. J'apprends de l'autre, je m'ouvre l'esprit, je découvre des contextes tels que la guerre, des régions du monde auxquelles je me donne accès pour nourrir cet intérêt et cette curiosité... Je découvre, cela signifie que je suis en vie. Et ce contact puissant avec l'autre, rencontre après rencontre et interview après interview, me permet de me sentir moi-même très en vie, c'est une chance inouïe. Loin de moi l'idée de nous autocongratuler et de nous féliciter sur nos formidables métiers qui nous permettent de nous sentir utiles qui plus est; je considère au contraire que nous avons cette chance de compter parmi les pragmatiques, les pieds bien ancrés. Notre démarche commune de souhaiter aider révèle aussi des caractères je crois assez positifs. Nos métiers sont souvent des passions. C'est une formidable chance.

Lorsque ma mère revenait du travail le soir, elle me parlait souvent des rencontres avec ses patients. Souvent de culture, d'horizon, de langues différents. Elle me racontait ses échanges, les rires, les frustrations aussi de ne parvenir à soigner comme elle l'aurait souhaité. Mais elle me parlait toujours des gens.

Ingrédients: curiosité pour l'autre, volonté de pouvoir l'aider; positivisme, pragmatisme, les pieds sur terre.

PB: Vous avez également évoqué le fait que vous ne vous sentiez pas de faire votre métier depuis un bureau ici en Suisse mais que vous deviez impérativement être sur le terrain, être là où l'action se passe. Vous vivez depuis plus de deux ans en Ukraine et vous avez fait exactement la même démarche quand vous étiez en Afrique du Nord précédemment, vous aviez vécu sur place. Est-ce que vous voyez un parallèle là aussi entre ces étudiant-e-s qui sont un peu trop dans les auditoriums à leur goût et leur souhait d'être un peu plus avec les patient-e-s sur le terrain?

MM: Je crois que ces étudiant-e-s veulent faire ce métier exactement comme je souhaite pratiquer le mien, ils souhaitent être dans le réel, se confronter aux patient-e-s et non aux écrans. Pour ma part, le réel, c'est la base de mon travail. Ce que je dois tenter de relater au public, c'est mon devoir. Je n'ai accès au réel qu'en étant sur le terrain, les «mains dans le cambouis». Comment parler des bombardements sans les expérimenter par exemple? La théorie et les écrans peuvent être des outils, mais ce ne sont que des outils... Pour ma part, je ne me suis jamais rêvée assise sur une chaise d'auditorium à apprendre à devenir journaliste. Encore moins à le pratiquer ainsi ensuite. Dès lors que nos vies professionnelles, soignant-e-s ou journalistes, se déroulent sur un écran d'ordinateur, c'est qu'il y a un problème de fond. Et cela engendre énormément de frustration. Un

ordinateur (le virtuel, les tableaux, les chiffres, l'administratif) doit rester un outil, à sa juste place, ne pas nous envahir.

Je choisis de vivre dans les pays sur lesquels je travaille non seulement pour me confronter au maximum au réel mais aussi parce qu'hormis les histoires tristes que je recueille, il y a cette vie, puissante dans les pays en guerre. Cette intensité, ces rires, ces moments de profondes émotions partagés avec les gens qui témoignent ou qui font mon quotidien. Quand je récolte un témoignage, je ne lâche pas la personne, je prends tout le temps nécessaire pour qu'elle parvienne à me dire ce qu'elle ressent au plus profond, à être alignée réellement avec sa pensée et ce qu'elle ressent. Nous avons tous des protections, il faut pour cela du temps. Je ne veux pas « piller », je tiens à ce que le témoin puisse aussi, je l'espère, se faire un peu de bien. Mettre des mots sur ses douleurs, ses souffrances, son stress, pouvoir déposer cela et être entendu, vraiment, soulage, souvent. Et je tiens à ce que celles et ceux qui témoignent puissent se sentir, l'espace de quelques instants, considérés, respectés, entendus. Être entendu, c'est continuer à exister dans ces pays en guerre mortifères. Souvent les personnes pleurent lorsqu'elles témoignent à mon micro, mais je vois aussi très souvent les visages ensuite se dénouer, minute après minute, et souvent les interviews se terminent avec des rires, des embrassades. Pour moi, c'est un cadeau de voir cela. Et cela donne du sens à mon travail.

Lorsque j'ai rencontré des étudiant-e-s de 3^e année de Bachelor durant l'été, j'ai été très touchée de voir ces jeunes avoir cette passion brûlante pour la clinique tout en étant contraint-e-s à l'auditoire. Il y a ce paradoxe qui génère forcément frustration et tristesse. Je me suis reconnue en eux. À la fois, j'ai pensé « mes pauvres » tout en me réjouissant de cette frustration immense... C'est le signe que ces jeunes ne se sont pas trompé-e-s de métier. La frustration doit donner cette énergie qui nous permet de faire bouger ensuite les lignes. Un soignant se félicitant d'être coincé dans un auditoire n'est sans doute pas un vrai soignant. J'ai vu ici des jeunes trépigner d'impatience à vouloir davantage rencontrer l'autre, le soigner mieux. C'est signe de bonne santé. L'inverse serait effrayant. Je crois que journalistes et soignants partageons complètement ce sentiment.

Ingrédients: du terrain, de la clinique, les mains dans le cambouis; ne pas « lâcher » la personne qui se confie; légitimité du choix du métier; santé du soignant; « utiliser » l'énergie qui découle de situations frustrantes.

PB: L'un des défis pour ces futurs collègues est le système sanitaire dans lequel ils-elles vont être de plus en plus actifs-ves. C'est un système qui semble être poussé dans ses limites: les étudiant-e-s peinent à trouver des places de stage malgré les efforts des directions des écoles, ils-elles manquent de mentors, le public est critique avec les soignant-e-s et leur système de soins. Quel parallèle voyez-vous avec le monde du journalisme et que faire face à cette situation?

MM: On vit la même chose dans le journalisme: trop peu de places de stages, des coupes budgétaires colossales, une rupture de confiance avec le public. Lorsque j'ai démarré, on m'a dit « Oublie ce métier, c'est fichu, il est sinistré ». Les gens nous en veulent, estiment qu'on devrait faire infiniment plus et mieux avec nettement moins. Il y a cette défiance très forte. C'est dur à vivre parce que, pour ma part et comme l'immense majorité

de mes collègues, nous considérons notre travail comme étant au service de la communauté, comme un bien public. Je ne calcule pas les jours de travail non comptabilisés. Si je devais travailler uniquement sur mes heures payées accordées, je ne pourrais plus faire mon travail selon mes principes. Or, je préfère mille fois continuer à travailler en y restant fidèle. Ce n'est pas négociable pour moi. Je vois en Libye et en Ukraine des gens mourir pour arracher leur liberté, pour avoir droit à une information fiable, pour avoir des hôpitaux défaits de la corruption qui les ronge. Ils sont pour moi un moteur. Le conseil que je me donne à moi-même et que je pourrais donner aux jeunes professionnels de la santé et étudiant-e-s est de ne pas trahir ses principes. Pour nous accrocher dans ces contextes compliqués où on nous presse, je crois qu'en fin de journée, il faut se demander si on a fait preuve de cette fermeté. Et ce souvenir de ce patient à qui on a accordé quelques minutes supplémentaires, cet échange de regards, ce moment où on exerce notre métier comme on s'est promis de le faire, peu importe le système qui ressemble parfois à une broyeuse, il faut cultiver cette énergie, ce moment. Et l'utiliser pour la suite. Répéter. Se rappeler combien c'est le cœur de notre métier. Et l'exercer en Suisse, malgré parfois la dureté, c'est l'exercer dans un contexte où on n'a pas le droit de céder et se décourager.

Ingrédients: malgré les complexités et complications du système, rester au plus proche de l'humain et de ses principes.

PB: Dans nos métiers, est-ce qu'il y a une distance à garder avec la personne qu'on interroge, qu'on soigne, afin de nous préserver? On enseigne aux étudiant-e-s de médecine cette empathie mesurée. Quelle est votre position en tant que journaliste de terrain face à ce que vous côtoyez au quotidien en termes de personnes et de situations?

MM: Je pense qu'il faut garder une sorte de distance parce qu'on la doit aux gens. Le soignant pour bien soigner. Moi, pour raconter le plus justement possible ces guerres au public. On se doit de garder la tête froide. Je reviens à cet homme qui perd toute sa famille lors d'un bombardement. J'ai été plusieurs fois confrontée à cela. Il n'attend pas de moi que je hurle à l'injustice et que je me laisse totalement imber par son histoire. Il demande à la déposer. S'il témoigne, c'est notamment pour faire en sorte que d'autres familles ne subissent pas ce qu'il a subi. Par respect, je ne peux m'effondrer. Ce qui ne doit pas m'empêcher d'être émue pour autant. Je dois aussi par respect et pour moi-même m'y autoriser.

Un soignant doit maîtriser ses émotions pour parvenir à utiliser son savoir et ses compétences pour soigner le patient. Mais nous ne devons pas être des monolithes insensibles non plus. Être empathique tout en gardant la maîtrise de nos compétences pour agir. C'est une sorte d'équilibre. On est parfois sur un fil. Il faut sans doute constamment nous ajuster. Mais, pour ma part, à choisir, je plaide pour plus d'émotions que pas assez dans le fond. S'autoriser à pleurer, à rire aussi ! C'est une manière de se décharger et c'est ainsi justement qu'on parvient à garder la tête froide mais aussi une manière de se préserver. Nos métiers sont des métiers d'endurance. Il nous faut nous permettre d'évacuer nos émotions, et oui, parfois, même souvent, nous permettre de les vivre, moi avec mes interlocuteurs, vous avec vos patients.

Une fois de retour chez soi, à chacun sa « boîte à outils ». Pour rester en forme, tenir sur la longueur, faire mon métier le

mieux possible, garder cette distance, cette maîtrise, mais mon humanité aussi, je danse par exemple chaque jour sur des musiques hyper-joyeuses. Je me rappelle ceci: «Je suis en vie, elle est belle qui plus est. Tu l'aimes cette vie, régale-toi, saisis-là. Et peu importe les bombardements, les peurs et les témoignages douloureux que tu vas sans doute recueillir, cette journée sera magnifique!»

Vous soignants, comme nous reporters, nous qui sommes confrontés à ces souffrances, nous avons le devoir de prendre soin de nous pour durer. Je pense même que vous, soignants, voyez même infiniment plus de choses dures que moi qui vit dans ces pays en guerre. Donc j'aurais tendance à vous recommander de prendre soin de vous plus encore et surtout de ne jamais culpabiliser à l'idée de procéder ainsi. Trouvez tous les moyens du monde pour vous faire du bien, n'en ayez pas honte une seule seconde, ne minimisez jamais l'impact, prendre soin de vous c'est prendre soins des autres. Le jour où je serai patiente, j'aimerais avoir à faire à des gens qui ont ces égards pour eux-mêmes, parce qu'ils-elles prendront soin de moi d'autant mieux. Nos métiers ne sont pas sacrificiels.

Ingrédients: empathie, distance, clairvoyance, maîtrise; penser à soi, se faire du bien.

PB: Dans ce numéro de la *Revue médicale suisse*, nous traitons d'addictions, de maladies infectieuses notamment dans le contexte de l'asile, de prévention pour les personnes souffrant de sans-abrisme et d'un plaidoyer contre les renvois forcés de requérants d'asile. Il est reconnu dans la littérature scientifique que les soignant-es s'occupant de ces populations sont particulièrement à risque d'épuisement professionnel (burnout), mais aussi de fatigue compassionnelle. Récemment est apparue la notion de blessure morale (en anglais: moral failure). Il s'agit des conséquences psychologiques et émotionnelles subies notamment par les soldats et les vétérans à la suite d'une «trahison» ressentie à l'égard de l'autorité qui les oblige à participer à un conflit qui ne fait pas sens pour eux: cette trahison vécue contribue à annuler des valeurs morales profondément ancrées dans l'individu – le soldat – et génère ainsi des blessures émotionnelles durables. Dans le domaine des soins il existe des situations moralement complexes et inévitables que les acteurs de la santé s'attendent à rencontrer et ils sont formés pour y faire face. Mais, de plus en plus, ils sont exposés à des situations perçues comme immorales et évitables. Il peut s'agir de décisions organisationnelles compromettant les soins de différentes façons. Ceci peut générer, chez le soignant, des sentiments de colère, de frustration, de culpabilité, de honte, et les valeurs pour lesquelles il fait son métier sont bafouées. Par exemple, le système de l'asile est extrêmement politisé en Suisse (comme partout ailleurs), et nous, soignants, prenant en charge des personnes du domaine de l'asile, sommes tributaires de décisions pouvant être très brutales et générer une blessure morale.

J'aimerais vous entendre par rapport à ceci: comment faire quand on a l'impression que nos valeurs les plus profondes ne sont plus ou peuvent être difficilement entendues parce que rentrant en collision avec un système, des procédures, des votations, etc.? C'est un risque pour nos futurs jeunes collègues comme pour les plus expérimentés il me semble.

MM: J'ai l'impression que l'on est tellement nombreux à souffrir de cela que c'est plutôt bon signe; si ce terme est apparu, c'est qu'il décrit un mal de société. On a l'impression qu'on se fait broyer par des décisions qui ne nous appartiennent pas, on sent le sol se dérober sous nos pieds, le sentiment de trahison, oui, est parfois très présent. Mais j'ai envie de penser que malgré les difficultés, il faut être fier d'avoir choisi de faire un métier pour des raisons profondes. Il faut constamment se souvenir de ce qui nous a poussés à faire ce métier, et malgré la dureté des systèmes, s'y cramponner. Ne pas trahir ses convictions. Sans quoi, on se trahit soi-même.

Comme le reporter, le soignant doit préserver cela parce qu'il le doit à ses patients. Il faut faire preuve de courage. Je pense qu'un soignant qui a envie de soigner les gens, envers et contre tout – peu importe les contraintes, les systèmes, les contextes, ce soignant apporte l'essentiel au patient. Très vraisemblablement, un jour, je serai ce patient sur un lit d'hôpital et j'ai envie que le soignant qui me prenne en charge n'ait rien lâché de ses convictions. Pour me soigner avec cette humanité qui agit parfois plus que n'importe quel médicament.

Même si je crains les hiérarchies et ces systèmes qui décident souvent à l'envers du bon sens ou de l'humanisme, je me souviens que nous sommes en Suisse et qu'à l'échelle de notre planète, si on ne trouve pas le courage dans cette si jolie anomalie de tenter de se battre pour nos métiers, c'est que nous n'en sommes pas dignes et qu'on s'insulte un peu soi-même. Il y a des hauts et des bas, forcément. Je manque souvent de courage. Mais je crois qu'on ne peut être médecin, infirmier, sans que ces métiers nous prennent aux tripes. Comme être journaliste de guerre, ce sont des métiers qui sont trop rudes mais trop beaux pour les faire à moitié et ne pas nous battre pour parvenir à les faire au mieux. Vos patients font preuve d'un courage inouï, comme les Ukrainiens ou les Libyens qui témoignent à mon micro. Il faut nous nourrir de cette énergie. Il faut y aller, bousculer les structures pour y rétablir nos valeurs communes. Et surtout ne jamais se dire «ces métiers sont sinistrés, je ne peux pas être médecin ou infirmier ou reporter comme j'aurais souhaité le devenir». Au contraire, il faut le faire, et y mettre d'autant plus d'énergie. Avoir des rêves, ce n'est pas faire preuve de naïveté, c'est faire preuve de courage. Et ce serait vraiment trop bête de ne pas tenter de les réaliser.

Ingrédients: faire un métier pour des raisons profondes, se battre pour ses valeurs, continuer à rêver.

L'IMPRESSION FINALE DE PB

À l'issue de cet entretien, un sentiment peut-être inattendu de plénitude apparaît. Des métiers parallèles qui semblent si distincts mais qui, au travers des enseignements de M. Mercier, reporter de guerre sur cette Terre, se rapprochent pour nous offrir des ingrédients porteurs de bon sens et d'espoir: curiosité et pragmatisme, accompagner sans jamais lâcher la personne qui nous donne sa confiance tout en se protégeant, respecter nos principes, se battre pour nos valeurs. Merci Madame Mercier.